LA GENÈSE

Affalé dans le canapé du salon, jambes immobiles, je laisse errer mes pensées en écoutant vaguement Luce préparer le repas. Tink. Chok. Clac, un tiroir. Luce respire, et je n'en reviens pas de l'entendre, là, tout près, juste derrière moi. Je l'écoute vivre comme on écouterait un air oublié de l'enfance.

Je suis rentré depuis quatre semaines, mais je n'ai toujours pas osé m'aventurer dans la remise. Avant mon départ, il y a onze ans, j'y avais rangé des boîtes pleines de souvenirs, les coussins des chaises longues, des outils… Les objets qui m'ancraient à mon univers fixe. « Tu as faim ? » demande Luce en faisant tinter les ustensiles, et sa voix sonne comme un roulis de perles claires. Il faudrait que j'aille faire un tour dans la remise, je pense, sans bouger un cil. Les joints de silicone de la baignoire ont besoin d'être changés, et il faudrait renforcer la plinthe de la porte-fenêtre… Je m'enfonce un peu plus dans le moelleux des coussins. Voilà, nous y sommes. Je suis de retour et le monde et son effervescence me reprennent. Je ne pourrai pas – et je ne souhaite pas – y échapper. Les objets sont les totems de nos vies sédentaires, et de nouveau je vais m'attacher à en prendre soin. Mais je rêve de repousser l'instant, une heure encore, un jour, quelques semaines… En descendant les montagnes du Chili, je me souviens d'avoir rencontré une Française qui m'avait prévenu : « Tu ne seras jamais capable de retrouver tes habitudes. » Je riais d'elle, mais elle avait peut-être raison.

Moi qui m'étais senti parfaitement à l'aise dans les banlieues de Londres ou de Buenos Aires, je me retrouve perdu

dans mon appartement. Peu de choses étaient précieuses alors : le roulement à billes de ma poussette, mes lunettes, mon chapeau. Depuis mon retour, chaque jour, je marche quelques heures à travers Montréal. Je pense aux différents cycles qui ont fait ma vie, et j'essaie de retrouver l'origine de cette marche. Je repense à mon enfance.

Je suis né, en 1955, dans une ferme laitière des Cantons-de-l'Est, près d'Asbestos. Il y avait nous – les cinq enfants – et une trentaine de vaches dont nous vendions le lait directement aux clients. Nous vivions très bien, jusqu'à ce que mon père soit exproprié… Au Québec, la loi donne la priorité aux gisements miniers au détriment des propriétaires, et notre ferme était située en bordure de la mine. Des camions de deux cents tonnes déversaient sur nos terres les résidus miniers. Mon père était inquiet ; avant lui mon grand-père avait déjà vu une partie de son domaine avalée par ces exploitants. Un matin, l'huissier est arrivé avec l'ordre d'expropriation : c'était fini. D'un coup. Mon père a tenté de négocier avec les gens de la mine, il a fait un procès. Je le revois, cultivateur modeste se présentant devant la cour au palais de justice, marchant trois pas derrière son avocat, comme s'il était un bandit. Son combat a duré trois ans, mais il ne faisait pas le poids face à l'industrie. Lorsqu'il a renoncé, il a acheté une autre terre, 10 kilomètres plus loin, mais toute cette histoire lui avait enlevé le goût de la ferme. Il a tout vendu, animaux, machinerie, pour ouvrir un camping et une salle de réception. J'avais quinze ans, nous entamions une seconde vie.

Il a fallu tout reconstruire. L'hiver, nous organisions des courses de ski de fond, l'été, nous recevions des banquets, des mariages. Nous avons eu de belles années, travaillant tous ensemble dans l'entreprise familiale. Mais mon père était un rêveur… Il a voulu creuser un lac pour « élever de la truite », se lancer dans la construction d'un golf… Aucun

projet n'a abouti. Nous étions criblés de dettes. En 1981, j'étais alors marié et père d'un premier enfant, mais un jour, sur un coup de tête, j'ai quitté l'entreprise.

Est-ce que j'avais déjà, à l'époque, ces désirs de grands voyages, de grands départs ? C'est une question qu'on me pose souvent, comme si le goût de l'ailleurs ou la soif d'aventure étaient inscrits quelque part dans les gènes, dès avant la naissance. Les gens semblent parfois déçus lorsque je réponds par la négative. L'idée ne m'avait jamais traversé l'esprit. J'aimais ma terre, ma famille, ma vie. Mais j'étais convaincu d'une chose : je devais en rester le maître, à tout prix. Enfant, une année de pensionnat avait marqué mon âme d'un souvenir atroce. Il fallait se brosser les dents à la file indienne, faire son lit à heure fixe, entrer dans les rangs. Les sœurs avaient imaginé un tableau pour noter les enfants : en face de votre nom, une fleur jaune indiquait que vous étiez un excellent élève. Il y avait la renoncule bleue, l'œillet rouge… et la marguerite mauve. La marguerite désignait les médiocres. Chaque semaine, je consultais ce tableau un nœud dans la gorge, certain de trouver mon nom dans le groupe des incapables. Une entreprise fait-elle autre chose ? J'ai toujours pensé que je devais rester mon propre patron. Au moins, je n'aurais de comptes à rendre à personne. C'est en revoyant ce tableau que s'est ancré en moi ce sentiment profond : vivre libre est la seule façon digne de vivre. La liberté est plus importante que la vie.

Je n'ai jamais brillé à l'école, mais je savais dessiner. On me trouvait d'ailleurs un certain talent. J'ai acheté quelques pots de peinture et lancé une entreprise d'enseignes publicitaires. Pendant quelque temps, j'ai peint sur des camions de belles lettres à la main. Puis mon entreprise a grossi ; j'ai trouvé des associés, embauché du personnel, acheté un entrepôt à Granby. J'excellais dans la vente : nos enseignes lumineuses ont même resplendi au Stade olympique ! Ce cycle de ma vie a

probablement été le plus « normal », et le plus productif. Je travaillais dur et parlais franc, décrochais des contrats, développais des marchés. J'attirais l'argent comme un aimant, et cela me ravissait d'en gagner.

C'est aussi à cette époque que j'ai rencontré la femme de ma vie. Luce était solide, mature, intelligente. Elle était plus âgée que moi, mais nos âmes se sont reconnues dès le premier regard. J'étais un gars simple. Elle était le mystère, la spiritualité… Luce m'a désinhibé.

Mes seuls voyages se résumaient à des congrès d'enseignes lumineuses à Orlando et Las Vegas. Luce, elle, avait visité l'Inde, le Népal, Israël, l'Égypte… Elle connaissait une foule d'histoires. J'ai passé notre premier été dans un enchantement, l'écoutant me raconter les légendes de Merlin, du roi Arthur, celle des chevaliers du Temple. La petite bibliothèque Grolier de mon père comprenait un atlas que je feuilletais le soir, après qu'elle m'eut décrit les conquêtes de Gengis Khān. La fantaisie de Luce m'a ouvert le monde, elle a su donner une autre dimension à ma vie. C'est alors que j'ai commencé à voyager dans mon esprit. J'avais aperçu une brochure chez l'un de mes clients, montrant un bateau sur une mer turquoise. J'ai commencé à prendre des cours de voile sur le lac Champlain et dans l'estuaire du Saint-Laurent ; je rêvais de construire un bateau dans ma cour arrière. Je me berçais de cette utopie en dévorant les récits des navigateurs, Moitessier, Tabarly, avec la même ferveur que j'avais mise, enfant, à construire un absurde bateau à hélices. « Ça ne marchera pas, mon gars… », m'avait dit mon grand-père. Je restais prisonnier, même de mes fantaisies. Un jour, je serais marin. Un jour, je lèverais l'ancre. Un jour…

Cela aurait pu se passer ainsi. J'aurais pu assembler des bouts de bois le reste de ma vie, comme mon père avait creusé son lac pour pêcher des chimères. J'aurais été l'un de ces millions de rêveurs qui enferment dans un fantasme des braises

de poésie, quelques étincelles de folie, pour qu'elles y crépitent à leur aise sans risquer de consumer leur vie.

Mais la tempête est arrivée. Arrachant toutes les digues.

Le 5 janvier 1998, une terrible tempête de glace s'est abattue sur le Québec. Des trombes de pluie verglaçante ont déferlé pendant cinq jours, paralysant toute vie, s'accumulant sur les maisons et les pylônes. Blottis dans notre maison en plein « triangle noir », au cœur de la tempête, Luce et moi regardions, terrifiés, la glace écraser les érables et les câbles électriques. Heureusement, nous possédions un poêle à bois et avons pu nous chauffer lors de la panne de courant. Mais autour de nous régnait une atmosphère d'apocalypse. Réfugiées dans des camps de fortune, soutenues par l'armée, des milliers de personnes contemplaient leur monde se défaire. Quelques-unes sont mortes de froid. La tempête semblait ne jamais devoir prendre fin, comme si nous étions condamnés à rester à jamais plongés dans cette obscurité glaciale.

Il a fallu plus d'un mois pour rétablir le courant. Mais le traumatisme, lui, est demeuré. C'est comme si j'avais pris un coup dans les reins : je ne m'en suis jamais remis. Bien sûr, les commerces ont été affectés, et les projets de mes clients retardés. Nous avons eu un long temps mort, certains de mes plus anciens employés sont partis. Chaque jour, je me rendais à l'usine le front bas, épuisé. J'aurais pu redresser la barre, et j'ai bénéficié de programmes pour relancer l'entreprise. Mais les vents de glace avaient érodé ma cuirasse capitaliste. Je me sentais nu, fragile, mûr pour une crise existentielle majeure dont je ne pourrais jamais sortir. La faillite consommée, j'ai trouvé un emploi de représentant pour une entreprise d'enseignes à Montréal. Tous les matins, je boutonnais ma chemise avant d'aller vendre ma camelote aux clients, leur chantant la même musique : « Développement de projets – marketing – nouveaux marchés – produits… »

Dans ma voiture, je pleurais. À l'évidence, je souffrais d'une dépression. Mais la dépression n'est-elle qu'une maladie dont on peut guérir en prenant des médicaments ? Parfois, je pensais au suicide. J'avais quarante-trois ans, et je sentais que j'étais en train de perdre ma vie pour de l'argent.

J'ai commencé à marcher pour évacuer mon stress, puis je me suis mis à courir. La maîtrise de mon corps m'apportait un certain soulagement, comme si c'était le seul univers stable. Mes pensées s'envolaient… J'ai toujours eu l'attrait de l'argent, seule façon d'exister dans nos sociétés modernes. J'avais construit ma vie en acceptant ce jeu dont je maîtrisais les règles. J'étais un bon vendeur, j'aurais pu vendre n'importe quoi. Dans le passé, j'avais tenté d'obtenir plus de mes associés – j'avais joué des coudes, biaisé sans vergogne, élaboré des stratégies complexes. J'avais épuisé toutes les tactiques de la survie moderne. Brusquement, toutes les valeurs sur lesquelles ma vie reposait étaient en train de s'écrouler. Par quoi les remplacer ? Qu'allais-je faire du reste de ma vie ? Quelque chose en moi s'était brisé, jamais plus je ne pourrais supporter un monde compétitif. Je me sentais acculé, les épaules collées au mur. J'avais besoin de valeurs profondes, humaines… Mais au fond, je ne savais pas ce qui me manquait.

Ni par où m'échapper.

Le choix était simple : la mort ou la fuite. Mais il fallait que ce soit vers quelque chose de fou, d'extrême, de risqué…

J'avais perdu mon âme. Je devais partir à sa quête.

Un jour de novembre 1999, revenant des quais du Vieux-Port, je courais en longues foulées régulières en direction de l'île Sainte-Hélène sur le pont Jacques-Cartier quand une fantaisie m'a traversé l'esprit. Jusqu'où pourrais-je aller si je continuais ? J'ai commencé à calculer les distances. Combien

de temps jusqu'à la frontière, New York, le Texas, le Mexique… Et après ? Combien de temps faudrait-il à un être humain pour faire le tour du monde en courant ?…

Ma dépression s'est envolée à l'instant précis où cette idée, aussi insensée soit-elle, s'est emparée de moi. De retour à la maison, j'ai étendu fébrilement ma mappemonde, le compas à la main, en imaginant différents tracés. C'était possible, ça devait l'être. J'ai consacré les mois suivants à accumuler les cartes, peaufinant mon itinéraire dans le plus grand secret. Luce ne devait se douter de rien. Il me fallait entendre que ce n'était pas si fou : je racontais mon projet aux quidams que je croisais en courant, aux sans-abri dans le parc, aux pompiers qui m'offraient à boire, et même à quelques collègues de travail. Un jour, tout est apparu devant moi dans une organisation parfaite : j'allais traverser les cinq continents. Sans m'arrêter, cela me prendrait plusieurs années.

J'ai senti la force se répandre en moi.